

## « Les salicaires » (extrait 1)

Jacques Ferron

---

Number 214, May–June 2007

Les nouveaux conflits générationnels

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10390ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Ferron, J. (2007). « Les salicaires » (extrait 1). *Spirale*, (214), 16–16.

Les  
salicaires

Extrait du texte « Les salicaires » de Jacques Ferron paru dans le recueil *Du fond de mon arrière-cuisine* (Montréal, Éditions du jour, 1973, pp. 275-276). Reproduit avec l'aimable autorisation de la Succession Jacques-Ferron.

le désir demeure sain et sauf, l'horizon dissimule toujours des promesses infinies. Il y a tellement de choses qui restent à faire, à réfléchir, à joindre, à disjoindre, à recomposer ! Il s'agit notamment de chercher comment bâtir depuis la déconstruction, penser à partir de la mort de la métaphysique, élaborer une éthique par-delà bien et mal, imaginer une autorité positive, mettre au jour une justice transformée par la découverte de l'inconscient, faire advenir le possible depuis l'impossible, en ne prenant plus appui sur un fantasme d'unité, de vérité ou de réalité, mais bien sur le deuil et sur ce qu'il convient d'appeler une psychanalyse de l'histoire des idées. Nietzsche savait que le crépuscule des idoles ne déboucherait pas sur le nihilisme, mais sur une pensée affirmative. De même, on sort d'un deuil ou d'une analyse débordant d'une libido qui circule plus librement, plus favorable aux chemins inconnus, moins enchaînée aux anciens frayages, dorénavant l'enfant de son passé plutôt que son esclave.

\* \* \*

Un certain déni du passé, de la dette, participe aux motifs inconscients des *baby-boomers* qui étouffent la possibilité d'un conflit avec leur descendance : car un réel affrontement oblige la reconnaissance de ses failles parentales et de ce que l'on fait porter malgré soi à ses enfants, ce qui signifie que l'on accepte de s'identifier symboliquement à ses propres parents, dont on a été soi-même l'éponge affective. Si quelque chose bloque actuellement dans la roue de la transmission, n'est-ce pas cette difficulté qu'éprouvent les *baby-boomers* à s'identifier à leurs parents et, par le fait même, cette résistance du Québec moderne à s'inscrire dans une histoire (et donc dans la mort, l'écriture, la mémoire), c'est-à-dire à reconnaître ses filiations avec le Québec d'avant la Révolution tranquille ?

Les XY ressemblent pourtant, à plusieurs égards, à leurs grands-parents, ce qui laisse entendre que les *baby-boomers* ont rejoué leur scénario œdipien avec leurs propres enfants. Ayant eu des parents à l'estime blessée, castrée, soumise, souvent humiliée, les *baby-boomers* ont succédé, dans une révolte presque facile, tranquille, « lyrique » a écrit avec justesse François Ricard, à des aînés qui leur ont offert collectivement peu de résistance et qui ont même programmé le désir de cet auto-effacement au profit de leurs enfants, ce nouvel espoir, ce nouvel « au-delà ». Ils ont été conçus dans la fuite maniaque de la noirceur, de la dépression, de la crise, dans l'étrange occasion de renaissance que peut offrir une guerre. Renonçant d'une certaine manière aux promesses de leur propre existence, cette génération de parents a fondé la naissance du Québec moderne sur l'autel du sacrifice de soi, comme s'ils s'étaient détachés de la religion de manière religieuse. Leurs petits-enfants XY deviennent aujourd'hui parents (ou passeurs de legs) à leur tour et tout se passe comme si la fuite se répétait : les jeunes parents d'aujourd'hui vivent une néo-noirceur, le retour d'un sentiment d'impuissance qui les pousse à renoncer à leur propre réalisation publique au profit de leurs enfants qui deviennent ainsi cette réalisation même, porteurs de l'espoir narcissique des parents. L'histoire maniaco-dépressive du Québec semble vouloir se répéter et les enfants des XY ressembleront probablement aux *baby-boomers* à plusieurs niveaux. De là toute l'importance d'en prendre conscience, d'y travailler, ce qui saura transformer cette répétition.

Nous sommes tous, peu importe l'âge, aux prises avec les démons de nos parents, leurs deuils inachevés, leurs fixations et leurs dénis. L'être humain est ainsi fait, il n'y a là aucune mauvaise volonté : peu importe les fabuleux principes d'éducation des parents, c'est encore de leur inconscient qu'héritera surtout leur progéniture, ce qui n'est pas une fatalité, plutôt une invitation à s'occuper de sa propre intériorité. Dans la démarche analytique, il survient un moment où une psychanalyse de ses propres parents est incontournable ; de là surgit éventuellement une réelle empathie qui excède l'idéalisation et le ressentiment révolté, car l'accès à l'image de ses parents, en tant qu'enfants, ayant eu eux-mêmes des parents (et ainsi de suite), donne une impression de vertige abyssal qui s'appelle l'humanité. Du registre incontournable de la faute, on passe alors à celui de la filiation, parce qu'une part du fardeau de la culpabilité ne peut être que reportée jusqu'à l'infini originaire. À partir de ce point de fuite s'élabore une solidarité névrotique, une vision du monde élargie, sur plusieurs époques, et, peut-être, se présente alors la chance de devenir adulte, un mot qui reste encore, toujours, à définir. ☪

par JACQUES FERRON

[...] Alors pourquoi auriez-vous pensé au vieil Hamlet ? Parce que vous vous sentiez coupable en votre accablement envers vos héritiers. Vous ne vous aimiez plus guère. C'est l'horreur qu'on éprouve contre le vieux siffleux qui rend tragique la pièce de Shakespeare.

Que lui est-il arrivé, à ce roi ? Il vous ressemble un peu, il a plus de cinquante ans ; dès la fin de l'après-midi, il est à bout de forces, dans la nécessité de faire un somme. Or, une fois, il ne se réveille pas. Il n'est même pas sûr d'avoir été assassiné. L'aurait-il été qu'on lui aurait rendu service : qu'il reste dans son trou et laisse la paix à son fils qui se plaît à la vie, d'âge à en jouir. Mais le bonhomme, tout mort qu'il soit, reste rancunier, sort de sa tombe, joue les revenants et oblige son fils à le venger ; celui-ci, feignant la déraison, le vengera, un beau carnage ! Il eût mieux fait, à son cri irrévérant : « Creuse siffleux ! » d'ajouter un coup d'épée : ce sont les morts qu'il faut tuer et non pas les vivants.

Or, cet après-midi-là, après avoir quitté les salicaires, fatigué de vivre, accablé par le poids du jour, vous vous êtes senti ignoble comme le vieux roi. Certes, vous ne demandiez pas vengeance, vous en aviez contre l'héritage que vous laissiez, vous en aviez contre vous-mêmes. Après avoir pensé que vous rendiez plus que vous n'aviez reçu, que vous aviez amélioré votre pays et le monde, vous pensiez le contraire, que par la brouille, la chicane et les disputes vous vous étiez abusé, amoindrissant l'héritage, et que vous aviez vécu l'écume de votre vie, en demeurant citoyen indolent et respectueux, content d'un laisser-faire qui vous maintenait dans vos privilèges, complice d'un régime qui avait amoindri votre pays. Qu'aviez-vous fait pour le Danemark ? Du souci, pas grand-chose. De vos héritiers aviez-vous favorisé toutes les joies dont ils se fussent rengorgés, vénéré leur jeune chair au mépris de votre vieille peau ? Quand on les offensait, aviez-vous bondi à leur défense ? Hélas ! Peu souvent. ☪